

FABRICE

ARFI

**D'ARGENT
ET DE
SANG**

**Le casse
du siècle**

Seuil



D'ARGENT ET DE SANG

Du même auteur

Le Contrat
(avec Fabrice Lhomme)
Karachi, l'affaire que Sarkozy voudrait oublier
Stock, 2010

L'Affaire Bettencourt
(avec Fabrice Lhomme)
Un scandale d'État
Don Quichotte éditions, 2010

L'Affaire Cahuzac
En bloc et en détail
(en collaboration avec l'équipe de Mediapart)
Don Quichotte éditions, 2013
et « Points », n° P3190

Le Sens des affaires
Calmann-Lévy, 2014

Informers n'est pas un délit
livre collectif sous la direction
de Fabrice Arfi et Paul Moreira
Calmann-Lévy, 2015

La République sur écoute
Chronique d'une France sous surveillance
(en collaboration avec l'équipe de Mediapart)
Don Quichotte éditions, 2015

Avec les compliments du guide
Sarkozy-Kadhafi, l'histoire secrète
(avec Karl Laske)
Fayard, 2017

FABRICE ARFI

D'ARGENT ET DE SANG

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-140210-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Par l'argent, il avait toujours voulu, en même temps que la satisfaction de ses appétits, la magnificence d'une vie princière ; et jamais il ne l'avait eue, assez haute. Il s'enrageait, à mesure que chacune de ses chutes emportait un espoir.

L'Argent, Émile Zola

Le catéchisme des vertus et des valeurs de l'homme civilisé occidental contient historiquement, et comme un point déterminant, ou presque, son aptitude à amasser un capital.

Le Joueur, Dostoïevski

Tu comprends, sur cette Terre,
il y a quelque chose d'effroyable,
c'est que tout le monde a ses raisons.

La Règle du jeu, Jean Renoir

Avertissement

L'histoire relatée dans cet ouvrage n'est pas inspirée de faits réels ; elle est réelle. Ceux en relation avec l'escroquerie dont il sera ici beaucoup question – l'argent – ont fait l'objet d'instructions judiciaires dans différents tribunaux de France, de procès et de condamnations en première instance, parfois en appel. En revanche, les faits liés aux assassinats ou tentatives dont ont été victimes plusieurs acteurs ou témoins de ladite escroquerie – le sang – en sont toujours au stade de la seule instruction judiciaire, à Paris ou à Nanterre, sans la moindre mise en examen prononcée à l'heure où j'écris ces lignes. Cela rend d'autant plus vive la douleur des familles des victimes, dont le deuil n'a toujours pas connu de sacrements judiciaires, dans certains cas six, sept ou huit ans après les faits. Mais cela signifie aussi que toutes les personnes citées, à commencer par l'escroc Arnaud Mimran, qui, sollicité, dément toute forme d'implication criminelle, sont présumées innocentes.

Toutes les sources documentaires qui ont été nécessaires à l'écriture de ce livre, en dehors des dizaines d'entretiens menés, ont été rassemblées à la fin de l'ouvrage (p. 239 à 250).

F. A.

Une enveloppe

Une enveloppe kraft à laquelle le cachet de la préfecture de police de Paris qui la surmontait donnait des allures officielles fut déposée à la fin du mois d'août au journal. Le pli était accompagné d'une mention « personnel » écrite à la main.

« Préfecture de police ».

« Personnel ».

Cela laissait présager quelque chose d'inhabituel et d'intéressant en cette rentrée 2015. Il y avait à l'intérieur quatre pages dactylographiées *recto verso*. Une sordide histoire d'homme assassiné dont je n'avais jamais entendu parler y était évoquée et, inscrit quelque part à la main, un numéro de téléphone renvoyant vers Israël. Mais contrairement aux apparences, le courrier – déception – n'émanait pas d'un service de police ; il avait été apporté à la rédaction par un policier syndiqué voisin du journal qui disait agir par amitié pour la famille de la victime.

C'était un appel à l'aide.

Il y a des années de cela, un homme avait été froidement abattu en pleine rue, non loin des Champs-Élysées, et, côté justice, il ne se passait rien, c'est une honte, racontait en substance l'auteur du courrier. Le

principal suspect, continuait-il, aurait – ceci expliquant peut-être cela – des amitiés coupables dans la police, des liens opaques avec le Premier ministre israélien, mais aussi avec des hommes politiques français. Il serait également au cœur d'une monumentale escroquerie dite « du CO₂ », dont je ne savais alors rien.

Le courrier était encombré de points de suspension et de phrases écrites en capitales grasses, ponctuées de rafales de « !!! ».

Une lettre de paranoïaque comme on en reçoit plusieurs par mois, je me suis dit.

Chapitre 1

Avec ma femme et nos enfants, nous habitons entre Belleville et Ménilmontant, dans une vaste résidence composée de lourds immeubles qui ont le charme rétro de leur fausse mocheté. Ces grands ensembles de béton ont été construits au début des années 1960 afin de remplacer les îlots insalubres de Paris. La résidence où nous vivons pourrait à elle seule illustrer la *gentryfication* que connaît depuis quelques années le XX^e arrondissement. Il s'y trouve même un coin dédié au compost collectif.

C'est là, à quelques mètres de chez nous, qu'a grandi Samy Souied il y a plus de cinquante ans.

Son Belleville n'était pas le nôtre. Le sien sentait la débrouille, les beignets au miel et les tripots. C'était, après Gambetta et avant les Chinois, un Belleville dont les traces s'effacent peu à peu : le Belleville des Juifs tunisiens. Ce que Samy Souied était, juif et tunisien par ses parents. Son père, Camus, Khamous en arabe, était originaire de La Goulette, ville portuaire et cosmopolite située dans les environs de Tunis.

Les Souied ont le sens des affaires. Dans le Belleville des années 1960 et 1970, où les *baklavas* des séfarades d'Afrique du Nord ont remplacé le *gefилte fish* des ashkénazes d'Europe de l'Est – comme ceux

de Madame Rosa dans *La Vie devant soi* de Romain Gary –, le commerçant représentait la forme de notabilité précaire la plus répandue du quartier. Bien plus qu'aujourd'hui, Belleville grouillait alors de bouchers, de pâtisseries, de gargotiers, d'épiciers, de coiffeurs... Camus Souied tenait une bijouterie installée rue Rampoigneau, qui sera déménagée par la suite boulevard de Belleville, à la place de l'actuel restaurant de spécialités tunisiennes Chez René et Gabin, mondialement connu à Belleville et sur la façade duquel on peut encore lire une déclinaison du fameux mantra des supporters du Paris Saint-Germain : « Ici, c'est Gabin ! Gabin est magique ! »

Dans la famille, on a la réputation d'être de très gros joueurs. Camus avait sombré dans le poker. « Dans tout, en fait », me confie l'un de ses fils, Erik, déjà fatigué de devoir citer tous les jeux dont le père Souied était l'otage consentant. Il jouait partout et tout le temps. Sur le comptoir de sa bijouterie, dans le premier bar venu, au PMU ou au premier étage du 112, boulevard de Belleville dans un cercle un peu miteux désormais loué par son propriétaire aux Chinois.

« Voilà, toute notre vie était là », me raconte Erik Souied en balayant d'un geste ample du bras le boulevard de Belleville, entre deux saluts à de vieilles connaissances du quartier. « Quand un Juif tunisien débarquait à Paris à l'époque, il savait, tout le monde savait, qu'il fallait venir à Belleville. Parce qu'il y avait toujours quelqu'un pour l'aider », se souvient-il.

Samy est né le 30 décembre 1964. Il était le benjamin d'une fratrie de huit frères et sœurs. Il y avait Mireille, née en 1951, Vivi, né en 1952, Claude, de 1954, Sylvain, de 1955, Patrick, de 1957, Erik, de 1959, Kathy,

de 1962 et Joël, de 1963. Cinq des neuf enfants Souied ne sont plus de ce monde aujourd'hui. Trois d'entre eux (Claude, Sylvain et Patrick) sont morts du sida – une tragédie des quartiers populaires largement occultée –, camés pour certains à l'héroïne.

Samy était l'éternel petit. Celui qui a toujours moins le droit que les autres, qui sait moins et fait moins. Celui qui est là, coincé là, prisonnier de son âge, quand les grands s'en vont en premier. Il n'a pas 25 ans quand son père décède. Il n'en a pas 30 quand Claude et Sylvain sont emportés par le VIH la même année, en 1993. Il est là quand sa mère Jeannette, déjà veuve depuis 1987, est condamnée à assister, éplorée et dévorée de douleur, à la lente perte de ses propres fils ; ses frères à lui.

Samy a, paraît-il, toujours aimé les histoires de voyous et assez peu celles qu'on raconte à l'école. Il a arrêté les cours avant même d'avoir fini de muer, en classe de 4^e. Il tient les murs du quartier, entre le boulevard de Belleville, ses cafés environnants et son cinéma Bellevue. À la place de celui-ci, il y a maintenant une synagogue dont les barrières métalliques qui la protègent en permanence et les militaires surarmés qui l'encerclent parfois me rappellent, sur le chemin du métro, qu'on meurt aujourd'hui d'être juif en France.

Mais il y a trente ou quarante ans, c'était pour Samy et ses copains le carrefour de l'insouciance adolescente. Ils y font les quatre cents coups, refont le monde et draguent les filles. À quelques mètres de là, à l'angle de la rue Dénoyez, Samy chérit tout particulièrement le premier étage d'un restaurant-tripot où il se rend pour regarder les vieux taper le carton dans les volutes de tabac : à la belote, au rami, au faro, à la marseillaise, au poker. Samy Souied contracte à son tour le vice du jeu.

Ses grands frères lui interdisent de miser des grosses sommes, mais Samy comprend tout de suite une chose capitale. Au jeu, tu deviens vite ton propre patron et, avec ce qu'il faut de rouerie et de savoir-faire, il est possible de gagner gros. « J'ai toujours été un joueur dans l'âme. De père en fils », confiera-t-il à un policier des années plus tard.

En voilà un bon plan pour gagner ses éperons.

Un credo.

La phrase d'Alexis à Paulina dans *Le Joueur* de Dostoïevski pourrait être sienne, encore que j'imagine la version de Samy plus sociale et moins sentimentale : « Avec de l'argent, à vos yeux aussi, je serais un autre homme – pas un esclave. »

La rue Dénoyez, plus venelle que rue, dont la principale attraction est désormais une piscine municipale, est probablement le lieu le plus important de la jeunesse bellevilloise de Samy. C'est ici qu'il a rencontré le vice (du jeu), là qu'il rencontrera le feu (de l'amour), dans un café. Elle s'appelle Samantha. Elle est aussi sa première lucarne sur le crime. Celle qui deviendra sa femme en juillet 1989 est la fille d'un bandit, Marcel Zenoun, dit « Petito », qui a pris la tangente et quitté les siens à cause de sévères démêlés avec la justice. La mère de Samantha se remariera par la suite avec un certain Henri Haddad, dit « Riton les yeux bleus », dont le fils Rudy a joué comme professionnel au PSG. « Riton les yeux bleus » était lui aussi un bandit, un vrai. Cela lui a d'ailleurs coûté la vie. Il s'est fait descendre en mai 1992 près du parc de Belleville, rue des Envierges. Samy a été appelé pour reconnaître le corps.

Le frère de « Riton les yeux bleus » tenait un restaurant rue Dénoyez. Juste en face, il y avait une boucherie. C'était la boucherie de Dédé Mouly – on y trouve désormais un snack un peu bobo où l'on mange, d'après *Le Fooding*, des « assiettes espiègles pleines de sincérité ».

On raconte dans la famille Souied qu'un jour, Mireille, l'une des grandes sœurs de Samy, s'est rendue à la boucherie Mouly pour y faire quelques emplettes et, coup de foudre, est tombée amoureuse du frère du patron, un certain Jojo. Liées désormais par la noce, les familles Mouly et Souied le sont aussi par l'amitié des enfants : Dédé Mouly a un fils né en juin 1965, Mardoché, ou Marco, qui fréquente dès l'âge de 6 ans la bande de copains de Samy. Ils n'ont que six mois d'écart.

Marco est plutôt beau gosse avec sa gueule caoutchouteuse d'acteur américain des *fifties*, tendance Robert Mitchum, une tristesse pétillante au fond des yeux, un côté hâbleur et canaille. Il séduit. Samy, taiseux, les traits épais et mélancoliques avec ses gros sourcils charbonneux, traîne une mine bourrue de Droopy. Il impressionne.

Marco Mouly n'a pas non plus beaucoup utilisé ses fonds de culotte sur les bancs des écoles de Belleville. À l'âge de 12 ans, il fait les marchés. Il ne sait ni lire ni écrire, mais il a une tchatte d'enfer qui lui ferait vendre des glaçons à un Esquimau. Aller en cours, à quoi bon ? Au pire finir au chômage, au mieux avoir des salaires sans gloire en trimant pour des clopinettes, payer des impôts, se fader les angoisses du métro et des fins de mois... Plutôt crever.

De mémoire de Bellevillois, Marco Mouly a toujours convoité les plus grandes richesses. Un ancien du quar-

tier se souvient même l'avoir entendu dire un jour : « Si je peux me mettre des diamants à la place des dents, je le ferai. » Seuls les billets comptaient.

Dans un sens, la jeunesse de Samy Souied et Marco Mouly ressemble à s'y méprendre à celle des gangsters légendaires de la Yiddish Connection new-yorkaise des années 1920. Ils me font penser dans leur genre à Abe Reles et Martin Goldstein. Eux aussi ont arrêté l'école adolescents, ont zoné dans les bas quartiers et se sont débrouillés à la dure pour accéder finalement au panthéon du syndicat du crime américain.

Le Brooklyn de Souied et Mouly, c'est Belleville. Un royaume familial et communautaire, leur territoire, puis la cage qu'ils rêvent de quitter pour des horizons plus dorés. Sans diplôme ni piston, ils vont adopter une vie hors la loi, épouser une existence impatiente et inquiète. Avec la vanité de ceux qui n'ont pour le moment pas grand-chose d'autre à partager que leurs rêves, ils savent qu'un jour ils auront tout pour eux.

Chapitre 2

Samy Souied et Marco Mouly n'ont qu'une idée en tête : changer leur destin, radicalement, définitivement. Il n'y a, pensent-ils, qu'un moyen pour y arriver. Samy veut des billets. Marco veut la même chose et des belles fringues en prime. Son sens aiguisé de la sape lui vaut d'être surnommé « Marco l'Élégant ». Dans le petit milieu des escrocs de Belleville, Marco devient une figure montante grâce à son bagou de camelot. Tout le monde a une anecdote sur les coups de bluff de « l'Élégant ». Un jour, un complice a essayé d'impliquer Marco dans une affaire en décrivant par le menu comment il était vêtu lors d'un rendez-vous compromettant : costume blanc et Timberland ouvertes aux pieds. Pour s'en sortir, Marco a juré sur procès-verbal : « Je ne mettrais jamais un costume avec des Timberland. »

Le début de la carrière judiciaire de Marco Mouly force le respect. Il a à peine 20 ans et son nom apparaît déjà, entre 1985 et 1989, dans six affaires d'escroquerie différentes, sans parler d'un dossier de vol et un autre d'outrage à agent public. Samy et/ou ses frères sont la plupart du temps de la partie. « Nous avons fait du

business ensemble, on a eu des problèmes ensemble [...], on a été interpellés ensemble », confie Marco.

Ils carburent tous à la jugeote et au culot. Sans passe-droit ni statut social, ils doivent comme les damnés des *Mystères de Paris* développer une intelligence de situation hors normes pour arriver à leurs fins.

Samy et Marco commencent à se faire un nom grâce aux encarts publicitaires. Le principe de l'arnaque est simple : monter une fausse régie pub et démarcher des entreprises, plus ou moins grandes, pour les convaincre d'acheter des réclames dans des magazines corporatistes de la police, du fisc ou de la justice en se faisant passer pour des commerciaux. Ils expliquent qu'aider de la sorte la police ou le fisc, cela permet d'être bien vu ; « si vous voyez ce que je veux dire, monsieur ». Arrive ensuite une seconde équipe qui, chargée du recouvrement, joue sur l'ambiguïté des prétendues offres promotionnelles proposées – « Non, madame, ce n'était pas douze mois gratuits, mais un seul » ; « Non, monsieur, vous vous êtes bien engagé pour un an, c'est écrit dans le contrat ».

Dans les affaires de ce type, il n'est pas rare de voir surgir de faux avocats pour forcer les victimes à payer leur « dû ». Des courriers administratifs bidon émanant supposément d'un ministère sont aussi parfois rédigés pour continuer de mettre la pression. Seulement voilà, les publicités achetées n'étaient jamais publiées et les commerciaux des revues n'y ont bien sûr jamais travaillé.

C'est énorme, mais ça marche parfois.

Racontée par Marco Mouly, l'arnaque donne ceci : « Il y a un support, syndicat de quelque chose comme la police ou autre, et on démarchait les clients pour



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2018. N° 135444 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE